

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique / les grammairiens

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 99-103

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



Au commencement de chaque chronique, il sied — c'est un usage antique et solennel ! — que le ou les auteurs disent un mot (de blâme ou de louange) de leurs devanciers. Moi, en songeant aux Syntaxistes, si je me mets à leur place, je les félicite d'avoir déjà montré, par une chronique très personnelle, ce dont ils sont authentiquement capables..., mais si je reste à ma place, je les vitupère de ne pas continuer !

Tant pis ! comme dit Pierrot, avec notre main de novice nous comptons fermement combler l'attente de nos lecteurs et ne pas démeriter !

Bien au contraire, par ce temps de Carême, c'est à qui amassera le plus de mérites ! Nous qui courions si joyeux pendant les fêtes de carnaval, nous sommes allés docilement à l'abbatiale recevoir les cendres. **Memento homo...** Mon voisin est devenu triste. **Et in pulverem reverteris...** Ses jolis cheveux blonds légèrement ondulés retomberont donc un jour en poussière ? Mon voisin est maintenant tout triste... Pour le consoler, un flatteur lui dit : « T'en fais pas ! Ils deviendront poussière d'or... » J'espère qu'il n'en croit rien.

Chacun est en quête du sacrifice ou de la pénitence qui lui convient. Tous tâchent d'accommoder leurs mortifications de façon assez heureuse pour qu'elles ne soient pas trop lourdes et ne les empêchent de travailler ! L'élan est donné, et tel petit qui n'était pas très sûr de ses progrès, alla même jusqu'à prendre le surveillant pour confident de ses macérations. Malheureusement, tous ne sont pas si bien conseillés. La plupart jeûnent au réfectoire, mais se restaurent avant et après l'heure du repas. On raconte qu'un surveillant arrêta un soir un dévorateur de friandises :

— Vous devriez bien jeûner un peu.

— Oh ! M'sieu, je bois beaucoup moins qu'auparavant : il faut bien que je remplace par quelque chose !

Le 19 mars, par bonheur, on ne parla plus de privations : c'était gras toute la journée, en l'honneur de S. Joseph, procureur de la Ste Famille ! Henri, comme le bon Clovis, se crut au ciel quand, sorti du purgatoire de la classe — **nil inultum remanebit !** — et entré dans la cathédrale, il vit l'éclat des ornements blancs et dorés rencontrer la lumière à chaque mouvement des célébrants et resplendir comme le soleil dans un miroir ! Le chœur exécuta la Messe du IV<sup>e</sup> ton de Vittoria et, à l'Offertoire, l'**Exaltabo te** de Palestrina triompha. Après la grandiose cérémonie, un lycéen lut avec tout le calme que lui laissait l'émotion, un compliment à S. G. Mgr Joseph Mariétan. Notre interprète ne fut jamais plus fier et moins assuré que ce jour-là ; sur les tréteaux de carnaval c'était le contraire : il était moins fier et plus assuré : il avait raison de ressentir ainsi la différence entre des juges de la terre et un évêque, ambassadeur du ciel. Monseigneur répondit à nos vœux en nous engageant à être de fidèles chrétiens maintenant et plus tard. Après le dîner, la fanfare qu'il fait bon entendre cette année, emplît les voûtes du cloître de ses sons entraînants, encadrant le chœur et les soli de la **Création** de Haydn.

Deux dimanches nous mirent en union plus étroite avec le Saint-Père. L'un nous fit participer à la joie de l'Eglise entière en ce huitième anniversaire du couronnement de S.S. Pie XI et en cette cinquantième année de son sacerdoce ; l'autre nous associa aux universelles prières des chrétiens pour la Russie martyre.

Puis l'ange de l'Annonciation parut : on aime son retour, parce qu'il nous annonce que Pâques sera bientôt. Georgy trouve qu'il ne vaut guère la peine d'assister à la messe solennelle de 8 h., puisqu'il n'y a pas de sermon. Est-ce donc que Georgy aime tant les sermons ? On verra plus tard, quand son tour viendra d'en faire... ; pour le moment, il les aime quand ils durent pendant la classe ! Le matin, les meilleurs professeurs lurent « des histoires », au moins un moment, et, à 11 h.  $\frac{1}{4}$ , ce fut une cohue dans le hall du premier étage, à la vue d'une affiche rouge : cris, tumulte... Qu'y a-t-il donc ? L'affiche rouge n'avait rien de révolutionnaire, c'est la couleur réservée aux affiches « heureuses » ; celle-ci donnait vacances l'après-midi. Je crois bien

que ce jour-là, comme d'habitude, les fils de Guillaume Tell s'en allèrent au tir, et les disciples d'Aristote ou les romantiques en mal de poésie à travers les prés garnis de violettes et de primevères, en une agréable promenade sous un agréable soleil... Il y eut cependant des mécontents ! L'enquête révéla que ce furent nos frères siamois de l'autre Grammaire. On crut d'abord qu'ils regrettaient — Paul en tête — le thème allemand. Notre charité nous trompait : ce qu'ils déploraient, c'est que ce malheureux congé général tombât le jour même qu'ils avaient fixé pour leur promenade de classe, retardée depuis trois mois !

Le soleil disparut à nouveau. Plus aucun prétexte à sortie ! Le carême allonge sa durée et nos visages. Les trente et un jours du mois de mars s'éternisent. Le calme et le travail règnent sous le signe de l'austérité. « Pourvu que cela dure ! », disent certains professeurs, comme un Américain qui tombait du 32<sup>e</sup> étage et qui redoutait la fin de sa chute. Pour nous aussi, la fin du trimestre n'a rien de gai ! Les examens nous attendent, durs comme des pavés. Chaque jour nous constatons les rapides progrès d'Henri en analyse et l'on dit qu'il se propose, plus tard, lorsque le laborieux Hermann aura déchiffré les quelques 10.000 inscriptions étrusques qui attendent leur Champollion, Henri se propose d'écrire un précis d'analyse étrusque. Jean-Charles aussi, dépité de trouver dans quatre livres autant de généalogies différentes des Scipions, veut en établir une cinquième, et Xavier se réserve, comme thèse de docteur es lettres, une classification sûre des propositions. Un samedi que notre professeur de géographie avait disparu sans être aperçu (sa taille lui permet tant !), on vit arriver un remplaçant plein de promesses. Hélas ! il voulut tenir son rôle et nous fit réciter la leçon par écrit, sous forme d'un voyage en zeppelin de Gabès à Mogador. Je ne sais pourquoi, mais plusieurs ne prirent pas le raid au sérieux : Gérald se déclara toute de suite victime d'un accident, étant tombé d'une hauteur de 25 centimètres ; Marcel ne se souvint plus que des nuages au-dessus desquels il volait ; Georges de Ville s'excusa, trois jours de maladie la semaine précédente l'ayant empêché d'étudier le parcours...

On ne saura d'ailleurs jamais toutes les drôleries d'un étudiant. Un jour c'est un « I<sup>re</sup> Commerciale » qui perd sa « joie » et tombe en larmes devant la tristesse de son maître, qui était aussi le maître du corbeau que le pauvre a tué.

Un autre jour c'est Stéphane qui ne se rappelle plus de quelle jambe il boitait les jours précédents, et le surveillant qui avait l'œil ouvert remarque le changement de claudication et guérit le boiteux en un instant. Un autre jour encore, on entend le surveillant des grands, expert en « tabaterie » :

— Turmac, n'est-ce pas ?

— Non M'onsieur, Maryland ! répond tranquillement René qui vient de rentrer en étude...

J'allais oublier le 1<sup>er</sup> avril. Comme un préfet de police prudent, notre surveillant avait pris ses précautions en expulsant assez tôt trois farceurs. Est-ce eux, ou de paisibles jouvenceaux d'Allémanie, qui déposèrent chez le maître d'iceux une superbe caisse ? Quand le destinataire arriva, sa joie fut vive : il y avait place pour un piano et des provisions de harengs pour un an... Il décloue avec soin le couvercle : un tas de pierres ! Il tire la caisse, la caisse ne bouge pas ; il vide la caisse, la caisse ne bouge pas : elle avait des racines en fer qui la tenaient au plancher !... On vit aussi de solennels personnages porter dans le dos des étiquettes comme celle-ci : « Echantillon sans valeur », ou de malingres avec ces mots : « Fragile, ne pas plier », ou de gras avec cette réclame « graisse à vendre », ou de vénérables avec ces recommandations : « Cassant », « Ne pas toucher : danger de mort »... Un professeur trouva trois poissons suspendus à une lettre, désireux de danser en musique, et un autre professeur encore (un poisson se balançait en dessous de son camail) menaça de se fâcher la prochaine fois que cela arriverait : heureusement que le 1er avril ne reviendra pas avant un an !

Pour être historique, notre chronique doit signaler encore plusieurs faits importants : les 11 et 12 avril, fêtes des professeurs de Grammaire et de Syntaxe, et de M. l'Économe : ce sont jours où l'on assure nos maîtres d'une reconnaissance éternelle ; une année après, dit-on, on voit ce qu'il en reste, et pourtant l'on était sincère. Mais voilà, on est volage et le temps dévore nos bonnes intentions !

Matches, ciné, chasse aux souris sont moins rares que les fêtes des professeurs. La chasse est un sport du soir, et de crainte de le voir disparaître, on prohibe toute trappe ; on craindrait aussi, s'il y en avait, que Roger s'y laisse prendre ! Quant aux matches, le plus beau fut disputé par

les Scolastiques aux « Français ». Les petits bleus enfilèrent deux buts, les « Capuces » enfilèrent deux buts, mais les premiers triomphèrent, parce qu'ils avaient appelé à leur aide un maître ès jeux, agile, souple, rapide, qui marqua à lui seul trois buts...

Et maintenant, Messieurs les Professeurs, bonnes vacances ! Tandis que vous en passerez la moitié dans la splendeur des cérémonies et l'autre moitié dans l'ombre des confessionnaux, nous, nous jouirons d'une douce liberté, mais, soyez tranquilles, nous penserons à vous, et toujours plus à mesure qu'approchera ce fatal lundi de Quasimodo...

Les Grammairiens.